



Dominique LABARRIÈRE

12 arnaques
qui ont changé
l'Histoire



Pygmalion

12 arnaques qui ont changé l'Histoire

Que ce soit pour acquérir pouvoir, argent ou gloire, certains individus ont su déployer des trésors de ruse et d'ingéniosité dans les arnaques, les tromperies et les manipulations afin d'exploiter la crédulité de leurs contemporains. « La fin justifie les moyens » paraît être le credo de ces Machiavel qui semblent avoir surgi à toutes les périodes de l'Histoire.

Dominique Labarrière raconte certaines de ces entreprises les plus stupéfiantes, qui secouèrent parfois violemment l'opinion publique. Il en décrit les mécanismes et met au jour leurs implications humaines ainsi que leurs enjeux avec des conséquences qui, le plus souvent, dépassèrent ce qu'avaient prévu les apprentis sorciers qui les ont ourdies. Parmi celles-ci : l'affaire du collier de la reine, celle de Panama, les faux carnets d'Hitler, la fausse mine d'or de Bre-X Busang, la guerre politique sans pitié de Clearstream, l'intoxication de masse effectuée autour des emprunts russes, la farce coûteuse des avions renifleurs, le trafic de décorations sous la III^e République, les « chefs-d'œuvre » du génial faussaire Wolfgang Beltracchi et, pour finir, l'escroquerie flamboyante de Bernard Madoff, le gourou de Wall Street.

Lire ces 12 histoires, c'est retrouver tous les ressorts de véritables scénarios de films ou de romans !

Écrivain et journaliste indépendant, Dominique Labarrière a publié des romans, des récits et des documents. Depuis une quinzaine d'années, il se consacre plus particulièrement à l'étude et à l'analyse de grands faits divers, d'énigmes judiciaires, de procès et de faits historiques.

Pygmalion

12 arnaques
qui ont changé
l'Histoire

DU MÊME AUTEUR

- Bouffe Kaiser*, Flammarion, 1988
Folie douce, Flammarion, 1989
Le Majordome myope, théâtre. Traduction et adaptation du roman espagnol de Javier Tomeo, 1991
Héros, Albin Michel, 1993
Survivre. La vie des Français de l'Ouest en 1944, Éditions Ouest-France-Mémorial de Caen, 1994
Le Courage de dire, Bayard, 1996
La Part du fou, Éditions Hors Commerce-Hors Bleu, 1996
Terminus La Baule, Siloë, 1998
Mississippi sur Loire, Siloë, 1999
Total Fureur, Siloë, 2000
Les Trépassés de la Baie, Siloë, 2001
Meurtre et plus si affinités, Belami, 2001
Autopsie d'une intime conviction, Belami, 2001
Esther 1939, Belami, 2002
Esther, juin 1940, Belami, 2002
« *Cet homme a été assassiné* », La Table Ronde, 2003
Contre-enquête. L'affaire Viguié, La Table Ronde, 2003
Corps et âme, La Table Ronde, 2006
Marie Besnard, l'énigme (avec Olga Vincent), Michel Lafon, éditeur, 2006
La Diabolique Affaire des Templiers, Éditions Alphée-Jean-Paul Bertrand, 2011
La Bataille de l'Ouest, Pascal Galodé éditeurs, 2011
Marie Stuart, sainte ou putain ? Pascal Galodé éditeurs, 2012
La Baule d'antan, HC éditions, 2013
La Mort de Pierre Bérégovoy, La Table Ronde, 2013
Quand la politique tue, La Table Ronde, 2014

Dominique LABARRIÈRE

12 arnaques

qui ont changé
l'Histoire



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2015 Pygmalion, département de Flammarion
ISBN : 978-2-7564-1488-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes enfants

*« Vous pouvez tromper tout le monde un certain temps.
Vous pouvez tromper quelques personnes tout le temps.
Mais vous ne pouvez tromper tout le monde tout le temps. »*

Abraham Lincoln

Préface



L'arnaque est vieille comme le monde et ne finira probablement qu'avec lui. Tant qu'il y aura des hommes pour rêver à plus de gloire, de fortune, de pouvoir, il y aura d'autres hommes pour leur faire croire que le miracle est à portée de rêve.

L'arnaque a les couleurs, les tonalités de la vie. Il en est de tragiques, il en est de plaisantes. Certaines sont diaboliques, d'autres peuvent sembler puérides. Toutes reposent sur l'émergence, à un moment donné, du couple bizarre que forment le mystificateur et le mystifié. Un couple dont le ferment est la confiance. Aveugle le plus souvent. Hors de raison dans la plupart des cas.

Si certaines d'entre elles ont une influence évidente sur le cours de l'histoire, toutes y jouent un rôle parce que, mieux et plus crûment que tant d'autres manifestations humaines, elles disent leur

temps, leur époque. Elles en révèlent les ressorts, les travers, les mœurs, les obsessions, les peurs, les appétits, les aspirations secrètes. Dans ce sens, elles nous apprennent beaucoup sur nous-mêmes et sur le monde dans lequel nous vivons.

Si elles reposent sur des caractéristiques immuables de l’âme humaine telles que la cupidité, l’envie, l’ambition, la haine, les arnaques sont le fruit – pour sans doute – de circonstances, et donc d’un moment de l’histoire.

Sans la déliquescence d’une fin de règne qui marque de surcroît la fin d’un régime, l’affaire du collier de Marie-Antoinette aurait-elle pu exister ? Sans la montée en puissance d’une bourgeoisie d’affaires sûre d’elle-même et de sa capacité à transformer le monde à son gré, le scandale de Panama aurait-il été possible ? Sans l’obsession de la revanche de 1870 sur l’Allemagne et de la reconquête des provinces perdues, les largesses russes de Raffalovitch auraient-elles été aussi efficaces ? Sans l’angoisse de la France découvrant avec effroi sa fragilité face aux crises pétrolières, la farce des avions renifleurs aurait-elle été seulement imaginable ? Si Hitler et le nazisme ne continuaient à exercer une fascination morbide sur tant de nos contemporains, l’arnaque des faux carnets aurait-elle pu être montée ? Si l’on n’avait fait de l’argent un maître absolu, une divinité moderne, et de la spéculation un culte, l’escroquerie monstre d’un Madoff aurait-elle pu se prolonger quelque vingt années ?

Il en va ainsi de chaque mystification. Elle est un miroir, parfois déformant certes, mais elle l'est à la manière des caricatures d'un Daumier. Forçant le trait, elle traduit le réel et rompt la conspiration du non-dit. D'une certaine manière, l'arnaque, une fois dévoilée, est porteuse de salubrité. À ceci près qu'elle fait des victimes. Certaines pathétiques, et c'est l'affaire de Port-Breton, celle des emprunts russes et de Raffalovitch ; certaines plutôt lamentables ou ridicules, comme on le voit avec les scandales des décorations, des faux carnets d'Hitler, des faux vrais tableaux de Wolfgang Fischer-Beltracchi.

Face à ces victimes, les arnaqueurs. Eux aussi sont divers. Il y a les fantasques, les rêveurs, les pervers, les cyniques, les mythomanes, les psychopathes, les sociopathes... Certains inspireraient une forme d'indulgence, alors que d'autres ne méritent que le mépris et la rigueur de la loi. Le Scapin de Molière fait sourire avec ses fourberies. Le Iago de Shakespeare suscite le dégoût par la bassesse de la manipulation que lui inspire sa haine pour Othello. La haine ! L'héroïne désincarnée de l'affaire Clearstream, cette guerre sans merci entre deux hommes parvenus au sommet de l'État !

Nous évoquions le binôme mystificateur-mystifié. Il convient de lui associer un troisième personnage : le bouc émissaire. Dans ces affaires qui sont autant de pièces de théâtre ou de scénarios de film, le rôle de bouc émissaire est quasi récurrent. Il est intéressant de constater, en effet, que, lorsque le pot aux

roses est découvert et que les masques tombent, l’on déploie des trésors d’ingéniosité et d’hypocrisie pour faire porter à une seule, ou très peu de personnes, l’entière responsabilité du crime. Des très nombreux « chéquards » de Panama, rares sont ceux qui auront maille à partir avec la justice, et un seul subira vraiment la sévérité des juges. Nous sommes ici en quelque sorte devant une manipulation dans la manipulation. Ce n’est pas le moindre des charmes sulfureux de ces histoires.



Voici donc le récit de douze arnaques que l’on peut dire exemplaires. Elles le sont par leur ampleur, l’importance et parfois la gravité de leurs conséquences, la qualité des protagonistes, mais aussi et surtout par ce questionnement, dérangent à maints égards, qui s’impose lorsque sonne l’heure de la vérité et de la désillusion : comment cela a-t-il été possible ? Comment des êtres sensés, doués de jugement et d’intelligence, ont-ils pu, individuellement ou collectivement, donner dans le panneau ? Comment se fait-il que le petit grain de sable qui, au bout du compte, grippe la machination n’ait pas été découvert plus tôt ? Comment tant de personnes ont-elles pu marcher, comme hypnotisées, dans des combines aussi énormes ? Car elles le sont toutes, et là aussi est un des mystères des duperies réussies : plus gros est le piège, mieux il fonctionne.

Ainsi, il y a dans le mécanisme de toute arnaque cette place étrange prise par l'irrationnel. Un irrationnel qui abolit, un temps au moins, la lucidité des plus clairvoyants, la circonspection des plus prudents, la méfiance des plus soupçonneux et la malignité des plus rusés.

Cela dit beaucoup, sans doute, sur la folie du monde. Et plus encore sur celle des hommes.



La journée des Dupes



Le 30 septembre 1630, Louis XIII, roi de France, est à l'agonie. Ses médecins l'estiment perdu. Dans les églises, des prières sont dites pour le repos de son âme. La Cour se prépare au deuil. L'affliction, sincère chez certains, est de façade dans l'entourage proche du monarque. Son turbulent jeune frère, Gaston d'Orléans, se voit déjà sur le trône. La reine mère, Marie de Médicis, s'apprête à prendre langue avec les caciques du parti catholique, pro-espagnol, qu'elle souhaite placer aux postes clefs du gouvernement. Anne d'Autriche, son alliée dans cette politique contraire à celle du cardinal de Richelieu, envisage sans grand chagrin son imminent veuvage. N'est-il pas arrêté, en effet, que le roi son époux décédé, elle convolerait avec son frère, Gaston ? Ces plans exigent cependant une condition : l'élimination du cardinal de Richelieu dont la politique de défiance à l'encontre des Habsbourg et de mansuétude calculée

pour les huguenots de France et les puissances protestantes allemandes déplaît tant au parti de la reine mère.

Nul plus que Marie de Médicis n’est acharnée à la perte du cardinal. C’est pourtant elle qui, dans une large mesure, l’a fait ce qu’il est, l’exhaussant au sommet du pouvoir et de la hiérarchie de l’Église. L’homme lui doit son rang, le commencement de son immense fortune et la pourpre cardinalice.



Chassée de la Cour en 1617 et exilée à Blois à la suite de la disgrâce et de l’élimination des Concini – ce couple d’aventuriers italiens qu’elle protège et qui a accaparé pouvoir et richesses –, elle parvient à se réconcilier avec le roi son fils par l’entremise de ce même Richelieu, évêque de Luçon. Le jeune prélat est habile, ambitieux et pressé. Il voit en la reine mère le seul moyen de se mettre en lumière, d’approcher le monarque. Il n’hésite pas à lui adresser des lettres flatteuses à l’excès, et surtout à se prétendre chaud partisan de la politique favorable aux Habsbourg et donc à l’Espagne.

Marie de Médicis le choisit pour confesseur, puis elle parvient à le faire entrer au conseil du roi. C’est alors que, d’une certaine manière, le masque tombe. Elle croyait avoir placé auprès de Louis XIII un allié de sa stratégie hispanophile, et c’est une tout autre

politique que Richelieu, devenu entre-temps cardinal, inspire au roi. Voyant dans la puissance de l'empire des Habsbourg une menace pour le royaume de France dont il ne peut accepter qu'il perde son rang et sa puissance, il entend tout à la fois remettre de l'ordre dans le pays et lutter contre les menaces hégémoniques de l'empire.

Marie de Médicis, qui estime non sans raison avoir été jouée par son protégé, lui voue dès lors une haine qui ne faiblira jamais. Elle compte pour alliés Anne d'Autriche, la reine régnante, espagnole de naissance puisque fille du roi d'Espagne, et Gaston d'Orléans, le jeune et unique frère du roi, ivre de complots et d'intrigues, et qui, alors que le couple royal n'a toujours pas d'héritier, ne cesse de convoiter le trône.



La maladie du monarque se déclare à l'été 1630. Épousant la politique prônée par Richelieu, il guerroye alors aux marches de la Savoie, alliée de l'Espagne dont les troupes menacent la ville de Casal. Il se trouve à Lyon lorsque, en septembre, son état empire de façon inquiétante.

Marie de Médicis entend mettre à profit l'affaiblissement de son fils pour obtenir de lui le renvoi de Richelieu. « La reine mère avertit le roi que le cardinal était amoureux de la reine sa femme : cet avis fit son effet, et le roi en fut vivement touché,

écrit La Rochefoucauld dans ses mémoires. Il parut même disposé à chasser le cardinal et demanda à la reine mère qui on pourrait mettre à sa place. Elle hésita, et ne lui osa nommer personne... »

Selon le mémorialiste, cette hésitation de Marie de Médicis sauve le cardinal, car elle laisse ainsi au roi son fils le temps de se reprendre. Par la suite, elle ne parviendra plus à le convaincre vraiment de se séparer de Richelieu et n’obtiendra plus sur ce point qu’un vague assentiment et point de résolution ferme.

Les derniers jours du mois, donc, le mal s’aggrave, et, au matin du 30 septembre, le roi donne tous les signes d’une mort imminente. Néanmoins, Marie et Anne d’Autriche essaient une fois encore de lui arracher la destitution du cardinal-ministre.

De son côté, Richelieu n’ignore pas que, même si la Florentine ne réussit pas à convaincre son fils, celui-ci mort, c’en est fait de lui. Aussi, se prépare-t-il à prendre la fuite afin d’échapper à une disgrâce certaine et au traitement de la dernière dureté que ses ennemis lui promettent déjà à mots à peine couverts.

Mais voilà que le destin s’en mêle. Dans l’après-midi, l’abcès intestinal, cause de la maladie, crève et se résorbe de lui-même. Dans l’instant, le roi revit et son état s’améliore d’heure en heure, si bien que l’on peut envisager de rentrer à Paris. Pour Richelieu, cette guérison inespérée est à tout le

moins un sursis, un temps précieux gagné sur le camp adverse.

Mais celui-ci ne désarme pas pour autant.



Le retour à Paris s'effectue en grande partie par la Loire. Navigation lente, propice aux manœuvres de persuasion. La reine mère fait le siège du convalescent tout en prenant soin d'endormir la méfiance du cardinal, lui prodiguant sourires et amabilités. Elle tente bien sûr d'obtenir du roi qu'il convertisse le mol assentiment qu'il a peut-être concédé dans sa maladie en décision définitive. Mais Louis ne tranche pas. Il élude, il prétend attendre d'être de retour dans sa capitale pour arrêter sa décision.



Le Louvre étant alors inhabitable à cause d'importants travaux, le roi se loge à l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires, la demeure des Concini avant leur disgrâce. Cet hôtel, situé rue de Tournon, est à deux pas du Palais du Luxembourg, la résidence que la reine mère s'est fait construire, aujourd'hui siège du Sénat.

Richelieu, lui, occupe le Petit Luxembourg, bel hôtel attenant au palais principal. Marie de Médicis lui a octroyé cette résidence à l'époque où elle pouvait le croire acquis à ses vues. Elle l'y maintient

malgré sa « trahison » sans doute pour mieux le contrôler, mais entre-temps le prélat-ministre s’est fait construire, sur l’autre rive de la Seine, rue Saint-Honoré, son propre havre, le palais cardinal, que l’on connaît aujourd’hui sous l’appellation de palais royal. C’est là qu’il se retirera bientôt, au plus fort du conflit entre la reine mère et lui.

Le ministre, qui ne consent à consacrer au sommeil que quatre heures par nuit et travaille avec ardeur et méticulosité le reste du temps, a des espions partout. Y compris, cela va sans dire, dans l’entourage de ses ennemis. Marie de Médicis, brouillonne, bavarde, obstinée mais souvent incohérente, s’agitte et redouble d’insistance auprès du roi. Elle veut en finir. Il lui faut la disgrâce, et probablement le bannissement, si ce n’est l’emprisonnement, du cardinal.

Celui-ci n’ignore rien de cette guerre d’usure menée dans son dos. Avec habileté, début novembre, il s’adresse à la Médicis, l’assurant de son dévouement, protestant de sa bonne foi et de son indéfectible souci de lui plaire. « Madame, écrit-il, j’ai su comme mes ennemis, ou plutôt ceux de l’État, non contents de m’avoir décrié auprès de Votre Majesté, veulent encore rendre suspecte ma présence auprès du Roi. Comme si je ne l’approchais que pour l’éloigner de vous et pour diviser ce que Dieu et la nature ont joint. J’espère en la divine bonté que leur malice sera reconnue, que mes déportements seront bientôt justifiés et que mon innocence triomphera de la calomnie. Ce n’est pas, Madame, que je ne m’estime

malheureux et coupable de ce que j'ai cessé de plaire à Votre Majesté et que la vie ne me soit odieuse en l'état où je suis, privé de l'honneur de vos bonnes grâces et de cette estime que je prisais bien plus que les grandeurs de la terre ; comme je les tiens de votre main libérale, aussi je les porte et les abaisse à vos pieds. Mais, Madame, épargnez-moi, de grâce, par cette pitié qui vous est naturelle ; car la pourpre que je porte, dont vous m'avez revêtu, perdra son éclat et son lustre, si le rebut de Votre Majesté y imprime de si noires taches. Quelle apparence y a-t-il que le plus obligé des hommes fût le plus ingrat et que, ma conscience, mes intérêts et ma première inclination m'attachant à votre service, je m'en sois séparé pour le seul avantage d'acquérir le nom de traître à la meilleure et à la plus grande Reine de l'univers ? »

Lettre de pure diplomatie, car Richelieu sait qu'il ne saurait convaincre cette femme et son camp si fort résolu à sa perte. Sans doute un sourire s'esquisse-t-il sous sa fine moustache lorsque sa plume trace des mots tels que : « à la meilleure et à la plus grande Reine de l'univers » ? Ou encore ceux-ci, qui viennent plus loin dans la missive : « Je m'ennuierais partout où Votre Majesté ne serait point, et, sans la permission de la voir, je ne veux plus que celle de mourir. »

Dans le même temps, se donnant le beau rôle et prenant les devants, le cardinal-ministre propose au roi, dans un souci d'apaisement, prétend-il, sa démission du Conseil.

Le roi refuse. Plus curieusement, Marie de Médicis s’oppose, elle aussi, à cette démission¹. Laisant la haine supplanter le sens politique – qui souvent lui fait défaut d’ailleurs –, elle ne se contenterait pas d’une issue si douce, d’une sortie de son ennemi, auréolé de la gratitude et d’un éloge du roi pour services rendus. C’est à un ennemi déchu, ruiné, discrédité, acculé à une retraite honteuse qu’elle entend donner l’estocade.



En ces premiers jours de novembre, elle peut penser toucher enfin au but. Le roi paraît gagné à ses vues. Il ne faudrait encore que peu de chose pour qu’il bascule tout à fait, se persuade-t-elle. Un ultime entretien privé, à l’insu du cardinal et bien sûr hors de sa présence, y suffirait sans doute.

L’heure de la mise à mort approche. Le 10 novembre, après le Conseil qui s’est tenu au Luxembourg dans sa chambre, la reine mère retient Richelieu. Elle lui fait part de sa décision de le démettre le lendemain de toutes les charges et fonctions qu’il occupait jusqu’alors dans sa Maison, Grand Aumônier, surintendant, chef de son Conseil. Le même sort est promis à toute personne à son service y ayant été admise sur recommandation du prélat. Il est patent pour la Cour entière, promptement

1. *Marie de Médicis*, Michel Carmona, Éditions Fayard, 1981.

informée, que cette disgrâce n'est que le premier acte d'un désaveu définitif et d'une tout autre portée, prononcé celui-là par le roi.

Le soir même, Richelieu, renseigné par ses espions, peut faire le compte de ceux des courtisans qui, déjà, l'abandonnent ou passent à l'ennemi. Ils sont, comme toujours en pareil cas, nombreux et fort empressés.

La situation est grave. Le roi en est bien conscient qui entend provoquer pour le lendemain une réunion entre les protagonistes, en sa présence. Il espère rapprocher les points de vue, et si cela s'avère impossible, circonscrire le conflit à une querelle de personnes afin d'éviter que la politique générale du royaume en pâtisse. Réunion de la dernière chance, en quelque sorte. Chance ultime autant que ténue, tant la situation s'est envenimée. Les gens de Cour murmurent, s'agitent. Eux ne doutent guère : les heures du cardinal sont comptées.



Le lundi 11 novembre, à onze heures, Richelieu se rend au Grand Luxembourg où, stupeur, il se voit refuser l'accès aux appartements de la reine mère. Le roi est déjà là, pour la rencontre qu'il a souhaitée la veille. Le cardinal bat en retraite et tente d'emprunter un autre chemin. Sa manœuvre a été anticipée et, de nouveau, il se voit interdire d'aller plus loin.

Il ne lui reste plus qu'à passer par un escalier dérobé, pratiqué à l'intérieur d'un pilier et conduisant de la chapelle à la chambre même de la reine mère. Là, étrangement, il ne trouve pas porte close. Selon certaines versions, il se serait fait remettre la clef par une dame au service de la Médicis, selon d'autres, il s'agirait d'un oubli, d'une négligence. Qu'importe. Voilà qu'il surgit au beau milieu du réquisitoire enflammé que la reine mère développe devant le roi son fils, exigeant une fois encore qu'il chasse le cardinal-ministre et le désavoue comme elle-même l'a fait la veille.

Richelieu se jette à genoux aux pieds de la Médicis. Il pleure de vraies larmes, implore le pardon de fautes qu'il aurait pu commettre, mais dont il ne comprend pas quelle pourrait en être la nature. Le roi intervient, cherche à temporiser et prie le cardinal de se retirer quelques jours à Pontoise afin de lui laisser le temps de régler le différend.

Richelieu se soumet et quitte la pièce. La reine mère ne fléchit pas, clame encore qu'il est « le plus méchant des hommes » et que si le roi le maintient à son Conseil, elle n'y paraîtra plus.

Le cardinal, la mine décomposée, se poste au bas de l'escalier par où le roi doit passer. L'attente, bien que brève, lui paraît interminable. Légèrement à l'écart, les courtisans sont à l'affût du moindre signe, dans ce monde où tout est signe. Un regard, un mouvement de tête, une esquisse d'attention ou au contraire de dédain, valent autant que les mots.

Le monarque paraît, descendant l’escalier. Sur son passage, le cardinal se prosterne plus bas qu’il ne l’a sans doute jamais fait. Mais le roi, visage fermé, passe sans même un regard.

Pour tous, à commencer par le cardinal lui-même, la disgrâce est consommée.



Dans l’heure, les revirements initiés la veille se précipitent. Marie de Médicis savoure l’*élixir* d’une victoire qu’elle juge totale, définitive. Autour d’elle et de ses alliés, tous s’empressent, s’exaltent, font assaut d’éloges et de flatteries. Les Bassompierre, les Marillac se voient aux plus hauts postes du Conseil. Les éminences du parti catholique exultent. Des dépêches de triomphe partent en tous sens.

Le roi, quant à lui, prend ses distances. Il est déjà parti pour son pavillon de chasse, à Versailles, où il aime tant se retirer. Il y est dans la paix, et il y goûte une rusticité de vie qui lui convient assez. Il y est surtout proche de sa passion majeure, sa seule passion peut-être même, la chasse.

Richelieu s’est retiré au Petit Luxembourg. Il sait qu’il ne doit pas perdre de temps. De la disgrâce à la Bastille, il n’y a guère. Partir pour Pontoise afin de sembler obéir au roi, et de là gagner Le Havre où, derrière les murs de la forteresse, il sait pouvoir trouver un refuge sûr. C’est alors qu’il reçoit de Louis XIII un message le priant de le rejoindre à Versailles le soir même.

Richelieu hésite. Versailles, ce modeste relais de chasse, n’est-il pas le lieu idéal pour un piège ? Sur les conseils d’un des rares personnages qui lui soient restés fidèles, le cardinal de La Valette, qui lui glisse le sage adage selon lequel « Qui quitte la partie la perd¹ », il se résout à se rendre au rendez-vous de son seigneur et maître.

Le roi le reçoit dans la soirée. Moment crucial. Richelieu n’a plus d’espoir. Il se croit perdu. Afin de s’épargner de plus grands dommages, il offre une nouvelle fois sa démission, s’engage à se retirer sur ses terres et s’y faire oublier.

Le roi écoute avec attention.

L’entretien terminé, il convoque, à l’exception près de Marillac, garde des Sceaux, les ministres et secrétaires de son Conseil pour une séance qui se tiendra donc non pas à Paris, mais à Versailles, en pleine nuit. Chacun des participants s’attend à voir consacrée la fin de Richelieu et, certains, à s’entendre promus à de hautes et gratifiantes dignités.

L’atmosphère est tendue. Les enjeux, il est vrai, sont d’importance. Louis ne laisse rien transparaître sur ses traits de la décision qu’il a prise. Une décision qui lui est dictée par la conviction qu’il est, selon ses propres termes, « plus obligé à son État » qu’à quelque personne que ce soit, fût-elle sa propre mère. Avec calme et détermination, il fait part de ce qu’il a arrêté. Le choc est rude pour les ministres présents.

1. *Ibid.*

Les mots qu'ils entendent les glacent de stupeur. Le roi leur apprend qu'il garde sa confiance envers le cardinal et qu'il le maintient dans son rôle et ses prérogatives de principal ministre.



Marie de Médicis est vaincue. Richelieu triomphe. Il sort de ce bras de fer avec la reine mère et son parti plus puissant que jamais. Tous ceux qui ont cru trop vite à sa fin sont anéantis. Ce sont les dupes de cette journée qui, en fait, s'est déroulée sur trois jours d'une intensité dramatique rare.

La réaction du cardinal ne ressemblera en rien à la clémence d'Auguste. Il se montre sans pitié. Les Marillac, proches de la Médicis et particulièrement compromis dans les tentatives d'élimination du prélat, sont les premiers visés. Michel de Marillac, garde des Sceaux, que l'on a vu évincé de la séance de nuit à Versailles, est destitué de sa charge. D'abord assigné à résidence à Glatigny, il est ensuite interné à Château-dun où il meurt deux ans plus tard. C'est lui qui devait devenir principal ministre à la place de Richelieu.

Le maréchal Louis de Marillac, neveu du précédent, se trouve au moment des faits à l'armée d'Italie. Il reçoit là d'abord deux courriers, l'un lui annonçant sa promotion comme seul commandant en chef de l'armée, et un autre, de son oncle Michel, l'informant de la chute de Richelieu et de la victoire de leur camp.

Mais le lendemain, c’est une lettre d’un tout autre ton qui lui est mise sous les yeux par son pair, le maréchal Schomberg. Le roi ordonne en effet à ce dernier de l’arrêter. Chute brutale, terrible. L’annonce de sa perte le met dans une colère effrayante. Il ose des propos d’une rare violence contre le cardinal, rapporte dans ses mémoires le chevalier de Pontis, témoin de la scène.

Mais la nuit portant conseil, le jour suivant, le maréchal retrouve le panache et l’élégance du courtisan fin lettré pour écrire au roi sa déception, sa tristesse : « Sire, Votre Majesté m’a fait voir entre deux soleils, mais d’une lumière fort différente, deux commandements de sa part, qui tous deux m’ont percé le cœur : le premier, de joie à la vérité très grande, parce qu’il me portait des marques de sa confiance et de son estime ; l’autre de douleur très amère, parce qu’il me donne celle de son indignation. Mais l’un n’a pas trouvé moins que l’autre de prompt obéissance en moi. »

Le roi ni le cardinal ne se laisseront émouvoir par ces mots. Conduit sous bonne garde d’Italie à Lyon, Marillac tombe malade à plusieurs reprises durant l’éprouvant périple à travers les Alpes au plus dur de l’hiver. Il est ensuite transféré à Sainte-Menehould, puis jugé, condamné à mort et finalement exécuté le 10 mai 1631. La chronique du temps rapporte que, au moment même où le verdict est prononcé, le cardinal de Richelieu est à se divertir dans les bras de sa maîtresse, la courtisane Marion Delorme. Cette

N° d'édition : L.01EUCN000651.N001
Dépôt légal : janvier 2015